

Lutte ouvrière dans la dentelle

Les employés d'une usine de lingerie rêvent de racheter leur entreprise en faillite

Entre nos mains

Ceux qui l'ont vu se souviennent d'*Histoire d'un secret* (2003), de Mariana Otero, plongée à pic dans les eaux troubles d'une histoire familiale qui avaient englouti la mémoire de la mère de la cinéaste, disparue trente ans plus tôt. Depuis ce très beau documentaire dans lequel elle révélait la persistance du tabou qui continuait, au début du XXI^e siècle, à recouvrir de son silence les ravages des avortements clandestins opérés dans les années 1960, Mariana Otero n'avait pas tourné – sauf comme actrice, des petits rôles à droite et à gauche.

Sept ans plus tard, elle revient avec *Entre nos mains*, un film social qui contraste, en apparence du moins, avec le précédent. Tourné près d'Orléans en 2009, alors qu'une fabrique de lingerie féminine (Starissima) venait de faire faillite, le film suit le processus par lequel ses employés s'organisent pour tenter de la racheter eux-mêmes et de la transformer en société coopérative ouvrière de production (SCOP).

Arrivée sur place au moment où une consultante extérieure encourage les cadres à mettre en œuvre le projet, Mariana Otero en a suivi la mue complexe. Pour que cette utopie sociale voie le jour, une majorité de salariés doit en effet s'y rallier et s'engager à investir individuellement une certaine somme d'argent. Dans un second temps, les banques se prononcent sur sa viabilité. Beaucoup d'inconnues entrent donc en jeu et entretiennent une suspense qui va croissant à mesure que les intéressés s'approprient le projet. Dans cette affaire, les ouvrières sont le nerf de la guerre et c'est naturellement qu'elles s'imposent comme les héroïnes du film.

Supérieures en nombre, elles sont celles qui ont le plus à perdre, mais aussi le plus à gagner, ce qui explique leur prudente évolution d'une défiance initiale à une adhésion plus ou moins unanime. Dans un dénouement que l'on se gardera de révéler ici, elles font basculer l'histoire, d'une manière aussi inat-

tendue qu'émouvante, dans le registre de la comédie musicale.

Sans jamais jouer la familiarité avec ses personnages (jusqu'au bout, elle les vouvoie), Mariana Otero capte, petite phrase par petite phrase, la prise de conscience progressive d'une solidarité de destin, de classe, qui se transforme en une force de combat contre un patron, au moment où celui-ci cherche à reprendre la main. Au milieu des corsets, des dentelles, des rubans de soie, qui charrient, l'air de rien, entre les murs ternes de l'entreprise, une réserve de fictions inépuisable, ces femmes, d'abord réservées, affirment leurs personnalités, révélant des caractères forts, drôles, attachants.

Pour ces ouvrières – immigrées pour certaines –, chez qui une lucidité sur la nature des rapports de

Tout, ici, est féminin : des accessoires jusqu'aux hommes eux-mêmes

classes se conjugue avec le rêve, tout nouveau, de pouvoir peut-être s'en affranchir, la SCOP ne porte rien de moins qu'une révolution intime.

Et c'est cela qui intéresse l'auteur d'*Histoire d'un secret*. Le processus d'émancipation social qu'elle met en scène est avant tout sexué, au sens physique et politique du terme. Tout, ici, est féminin : des accessoires jusqu'aux hommes eux-mêmes, dont la virilité se dissout dans les marqueurs de leur univers professionnel. S'ils passent dans le film, les femmes, elles, restent. Que ce soit celle-ci, qui dit en riant qu'elle est entrée chez Starissima à la puberté et qu'elle en ressort à la ménopause, celle-là qui dit prendre ses décisions avec son mari, ou cette autre qui revendique au contraire son autonomie : « *C'est moi qui bosse, c'est pas lui ! La décision, elle me revient.* »

Isabelle Regnier

Documentaire français de Mariana Otero. (1h28.)